

Juan GONZALEZ, Joseph TORRES, *News for All the People. The Epic story of Race and the American Media*

New York, Verso, 2011, 476 pages

Éric Agbessi

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10258>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10258](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10258)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 360-362

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Éric Agbessi, « Juan GONZALEZ, Joseph TORRES, *News for All the People. The Epic story of Race and the American Media* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10258> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10258>

---

bénévoles et des amateurs, qui occupent finalement une place plus importante qu'on ne le pense habituellement. Le livre en parle avec le très beau concept de « seuil de professionnalisation ». Et il servira à tous ceux qui veulent devenir professionnels en les prévenant des problèmes auxquels ils seront confrontés.

**Martin Barnier**

Passages XX-XXI, université Lumière Lyon 2, F-69007

Martin.Barnier@univ-lyon2.fr

**Juan GONZALEZ, Joseph TORRES, *News for All the People. The Epic story of Race and the American Media***  
New York, Verso, 2011, 476 pages

*News for All the People* se décline en cinq parties, chacune d'entre elles correspondant à une époque de l'histoire des médias. Le livre commence par l'âge des journaux (pp. 19-59), se poursuit par celui des premières rebellions minoritaires (pp. 63-134), traite ensuite de l'époque des premiers réseaux médiatiques avec l'évolution des technologies (pp. 137-182). L'avant-dernière partie est consacrée aux diffusions radiophoniques puis télévisuelles (pp. 185-339). Le dernier volet fait état de la situation actuelle avec le développement rapide de l'internet qui, par le contrôle des moyens de diffusion par les grands groupes, empêche l'utilisation de ce médium par les plus pauvres et par les minorités (pp. 343-376).

Définition est donnée en premier lieu de ce qu'est le discours national qui concourt à la construction du rêve américain et consiste à représenter ou décrire les arrivants sur le nouveau continent comme des hommes et des femmes d'origine européenne ayant à lutter contre des populations amériées et de couleur pour créer, au final, la plus grande démocratie ayant jamais existé. Les deux auteurs expliquent que la narration est un exercice qui consiste à montrer de façon parcellaire un événement, compte tenu de nombreux paramètres entrant en jeu dans la rédaction d'un article (origine, éducation, classe sociale, religion de l'auteur). La conjugaison des stéréotypes et des critères ci-dessus listés conduit inmanquablement à ce que la réception par le lectorat corresponde à sa propre culture et donne une image déformée de la réalité. C'est ce mécanisme qui est responsable de l'évolution des rapports intercommunautaires et de la façon dont les médias, structurellement, ont longtemps évolué vers une ligne de stricte division raciale.

L'essor rapide de la presse est dû à la politique initiée par le Parlement à l'invitation de l'exécutif. Les très faibles tarifs postaux permettent une diffusion rapide

et facile des publications proposées et un partage des informations sur l'ensemble du territoire dont le contenu est de plus en plus violemment les populations minoritaires.

Le dernier point est consacré au développement de la *penny press*, nom donné aux journaux édités au prix le plus bas pour que les masses urbaines laborieuses puissent être elles-aussi informées. C'est par le biais de cette presse que se développera un certain style très éloigné des standards auxquels les élites sont habituées, beaucoup plus tapageur et féroce, aiguissant de la sorte les tensions entre les communautés.

Les deux auteurs concluent en montrant que cette domination sans partage de la communauté blanche sur les minorités n'empêche pas l'élaboration de ce qu'ils appellent un contre-discours qui est le sujet traité dans la deuxième partie structurée autour de trois points. D'abord, la construction du discours noir s'organise autour de nombreuses personnalités marquantes à la veille de la guerre de Sécession dont le projet est la lutte pour la citoyenneté dans le Nord et le combat contre l'esclavage dans le Sud. Ensuite, des journalistes hispanophones créent des journaux d'opposition à la domination sans partage de la communauté blanche. Une presse d'origine indienne voit aussi le jour à cette époque et quelques titres sont proposés à la population d'origine chinoise.

Les hommes ne sont pas les seuls à se distinguer à cette époque. Mary Ann Shadd Carry est d'abord connue pour avoir été la première femme éditrice dans le *Northern Star*. Féministe, abolitionniste, éducatrice, elle est connue et reconnue pour avoir lutté contre la corruption au sein du clergé qu'elle tient pour responsable du maintien de la population dans l'ignorance, loin des valeurs de la vraie religion. Remettant en cause la hiérarchie instaurée par les leaders afro-américains, elle n'hésite pas à critiquer leur passivité en exigeant plus d'action et moins de débat (pp. 119-120).

L'invention du télégraphe (troisième partie) aura une influence considérable sur la diffusion de l'information, qui sera bien plus centralisée qu'auparavant et sous contrôle commercial. Les éditeurs ont désormais à leur disposition des informations standardisées transmises par des diffuseurs privés qui font grimper des prix jusqu'à alors maintenus au plus bas par le gouvernement américain.

La conjugaison de l'Associated Press, créée dans les années 1840 et de la Western Union Corporation, premier empire de la communication, non seulement conduit à l'instauration d'une *standard press*, mais participe aussi à la diffusion d'informations qui ne

favorise pas la nuance. Un tel schéma fait la part belle au stéréotype et cherche à conforter le lecteur dans son environnement culturel, ce qui a un impact négatif sur les relations raciales en cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'impact est aussi très fort pour la *penny press* au profit de la presse destinée aux gens aisés.

La résistance de la communauté noire s'organise sous l'égide d'Ida B. Wells (pp. 168-170) et Thomas Fortune (pp. 170-173). Le *Niagara Movement* initié par Ida B. Wells, William M. Trotter et William E. Dubois (p. 172) donne un nouvel élan à une lutte qui trouve alors une véritable assise politique et philosophique. Il ne s'agit plus de concéder à la communauté blanche une quelconque supériorité, mais de communiquer, notamment à travers *The Crisis*, organe de presse de la toute nouvelle Association pour l'avancement des gens de couleur, la volonté d'obtenir une égalité de fait.

Cette résistance se décline aussi à travers une presse d'investigation, première du genre, qui n'accepte pas la situation sociale du pays et dénonce les dysfonctionnements de la presse commerciale. Lincoln Steffens, Upton Sinclair, Jacob Riis, Ida Tarbell et Ray S. Baker deviennent rapidement les héros des lectorats lassés des conditions socio-économiques de leur pays. L'action de ces journalistes a cependant été limitée dans deux domaines : le traitement du racisme et l'analyse de l'écart grandissant entre classes laborieuses et élites capitalistes (pp. 180-182).

La quatrième partie montre que, en 1895, l'invention de la radio conduit à une nouvelle révolution dans la façon dont les Américains reçoivent l'information. Désormais en mesure d'écouter des programmes à travers tout le pays et au même moment, les auditeurs développent un sentiment d'appartenance identitaire mais aussi consumériste. L'ère qui s'ouvre est celle de tous les espoirs compte tenu de la diversité des moyens de communication offerts. Il n'en est rien.

Si la presse écrite est le relais de la lutte de la minorité noire, il n'en reste pas moins que les nouveaux média sont utilisés par les Afro-américains pour monter des programmes inspirant un sentiment d'appartenance communautaire à leurs auditeurs (p. 234). Indiens et Latinos utilisent aussi ce nouveau moyen d'expression, cherchant à atteindre les mêmes objectifs que la communauté noire en matière de reconnaissance et d'expression de leurs droits.

C'est à cette époque que le Communication Act (1934) est adoptée par le Congrès. Trois objectifs sont alors définis, qui sont encore aujourd'hui les

fondements de la politique fédérale en matière de communication. Il s'agit de promouvoir la compétition sur le marché de la diffusion, d'exiger de la part des stations locales de répondre aux besoins de leurs communautés, d'assurer la diversité des points de vue sur les ondes publiques. La Commission fédérale de la communication est ainsi créée. D'abord, elle cherche à maintenir la diversité voulue par le législateur. Toutefois, très rapidement, elle permet aux grands réseaux de diffusion de prendre la main sur les radios en instaurant un système qui, orienté vers une économie de marché, doit permettre de tirer les plus grands bénéfices à travers les programmes proposés.

L'avènement de la télévision a un effet inattendu. La multiplication des radios au lendemain de la guerre avec pourtant les mêmes recettes publicitaires et un nouveau média qui prend rapidement une place considérable dans les foyers américains conduit à un repositionnement de ces antennes. Ils font alors une place plus grande aux publics locaux et notamment aux minorités (pp. 277-278). Par le recrutement de DJ afro-américains, la musique noire fait une percée médiatique inespérée. Si une place commence donc à être faite aux membres des minorités dans le cadre défini ci-dessus, il convient de comprendre que ce sont des programmes pilotés par des Blancs qui sont diffusés.

Le développement de la télévision par câble offre d'abord des perspectives inespérées à l'ensemble de la population américaine. Cependant, la création de conglomerats dans les années 80-90 conduit à une répartition de la donne en faveur de la communauté dominante. Plus encore, leur pouvoir financier permettant le rassemblement de tous les modes de communication leur permet de faire pression sur le Congrès pour que soit votée une législation levant le contrôle initié par la loi de 1934. Ils vont obtenir gain de cause en 1996 avec l'adoption de la loi sur les télécommunications qui change radicalement la donne.

La dernière partie s'intéresse à l'âge de l'internet au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Deux tendances fortes s'esquissent : le déclin du système médiatique existant et son modèle économique au profit d'un nouvel outil qui permet à des milliers de citoyens de devenir journalistes. Cependant, cette conquête de l'espace public médiatique numérique se fait avec une contrepartie des plus inattendues. En effet, les principales organisations des droits civiques soutiennent la politique voulue par les plus grandes entreprises des télécommunications désireuses de voir un contrôle plus centralisé. Contre toute attente, elles s'opposent régulièrement à la neutralité sur l'internet

et s'élèvent contre toute remise en cause de l'accès au réseau public des diffuseurs privés. Pour les deux auteurs, la position choisie par ces organisations est un revers aux conséquences tragiques dans le cadre du combat mené pour une plus grande égalité sociale dans le monde des médias. Ce sont toutefois les grands groupes de presse qui apportent une forte contribution financière au fonctionnement de ces structures à travers des dons. Elles ont su donner leur soutien aux principaux membres représentant les minorités au Congrès, versent des bourses aux étudiants de ces communautés et garantissent financièrement un certain nombre de leurs entreprises.

Le livre se termine sur un plaidoyer pour un libre accès au haut débit en montrant les remises en question de la majorité démocrate au Sénat en 2010, une situation paradoxale pour un parti qui a, par l'intermédiaire de son candidat aux élections présidentielles, conquis la Maison Blanche grâce à cette liberté offerte par le réseau et l'internet. Les Démocrates sont soutenus en cela par les organisations pour les droits civiques et justifient cette position en reprenant les arguments avancés par les grands groupes et relayés en leur sein par les représentants des minorités. Selon eux, la neutralité sur le net conduirait à une réduction des investissements, une diminution du nombre d'emplois dans ce secteur; la FCC devant selon eux se consacrer à mettre en place son plan pour lutter contre les déserts numériques plutôt qu'à élaborer un certain nombre de règles.

Cet ouvrage casse un certain nombre de représentations sur la liberté de la presse aux États-Unis tant dans son organisation systémique que dans ses rapports intercommunautaires. La définition donnée du discours national et l'explication proposée quant à la volonté permanente de légiférer sur le fonctionnement des technologies permettant la mise en œuvre de la communication et la diffusion de l'information montrent la distance qui peut exister entre l'esprit de la Constitution et du premier amendement qui garantissent la liberté de la presse et la réalité esquissée au fil du temps. Ce point apporte un élément supplémentaire à la compréhension des rapports de domination au sein des sociétés pluriculturelles dites de communication comme le sont les États-Unis d'Amérique. Une société qui s'est développée autour de la construction du discours dominant de la communauté blanche et a eu une incidence sur celle des minorités dans l'espace public. Un impact d'autant plus fort que la Constitution américaine apporte des garanties en matière d'égalité, notamment quant à l'accès à l'information et/ou la diffusion de celle-ci. Or, cette garantie légale

constitutionnelle n'est pas entièrement respectée. Cet écart est ce que nous pourrions appeler la mesure du sensible, c'est-à-dire la distance qui existe entre ce que la loi précise à ce sujet et la perception de cette affirmation par les minorités. Suivant sa couleur de peau, son sexe, sa communauté, la culture qu'il revendique, l'appréhension du sensible par chaque citoyen sera différente.

Comme l'explique Jacques Rancière (*Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, Éd. La Fabrique, 2000, p. 66), le sensible n'est pas uniquement réductible à l'*ethos*, le fruit d'une sédimentation partagée, il « est toujours une distribution polémique des manières d'être et des "occupations" dans un espace des possibles ». Ainsi la cohabitation culturelle au sein d'un même espace renvoie-t-elle inévitablement au conflit des sensibilités. Ce conflit n'est pas forcément une menace pour la démocratie. Il peut même être intégrateur (Eric Dacheux, *Vivre ensemble aujourd'hui. Le lien social dans les sociétés pluriculturelles*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2010). Ce que souligne François Laplantine (*Le Social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Paris, Éd. Téraèdre, 2010, p. 168) : « S'il y a de l'avec dans cette manière d'envisager une politique possible redonnant toute sa place à la sensibilité du sujet et à sa réceptivité, mais aussi à sa capacité d'attention et de vigilance, il y a aussi du contre. C'est contre une façon unique, dogmatique et allant parfaitement de soi de regarder et d'écouter; que peut se préciser aujourd'hui une pensée démocratique du politique, c'est-à-dire une pensée qui, loin de soumettre autoritairement le multiple à l'Un, accepte la reconnaissance d'une multiplicité désubstantialisée en chacun d'entre nous comme valeur non pas constituée, mais en devenir. La division démocratique suppose la reconnaissance de désaccords (de temporalités culturelles et d'intérêts économiques) que tout un discours consensuel lénifiant tend aujourd'hui à occulter au profit de la résignation à l'uniformisation mondiale ». C'est ici que l'exercice auquel se sont livrés Juan Gonzalez et Joseph Torres est particulièrement réussi, leur refus de s'inscrire dans un discours consensuel conduit à participer à la construction d'un nouvel élan démocratique qu'ils inscrivent dans une démarche pédagogique par une narration simple, riche d'anecdotes multiples et de portraits édifiants. *News for all the People* est appelé à devenir un livre de référence.

**Éric Agbessi**

*Comsol, université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, F-63000  
Eric.Agbessi@univ-bpclermont.fr*